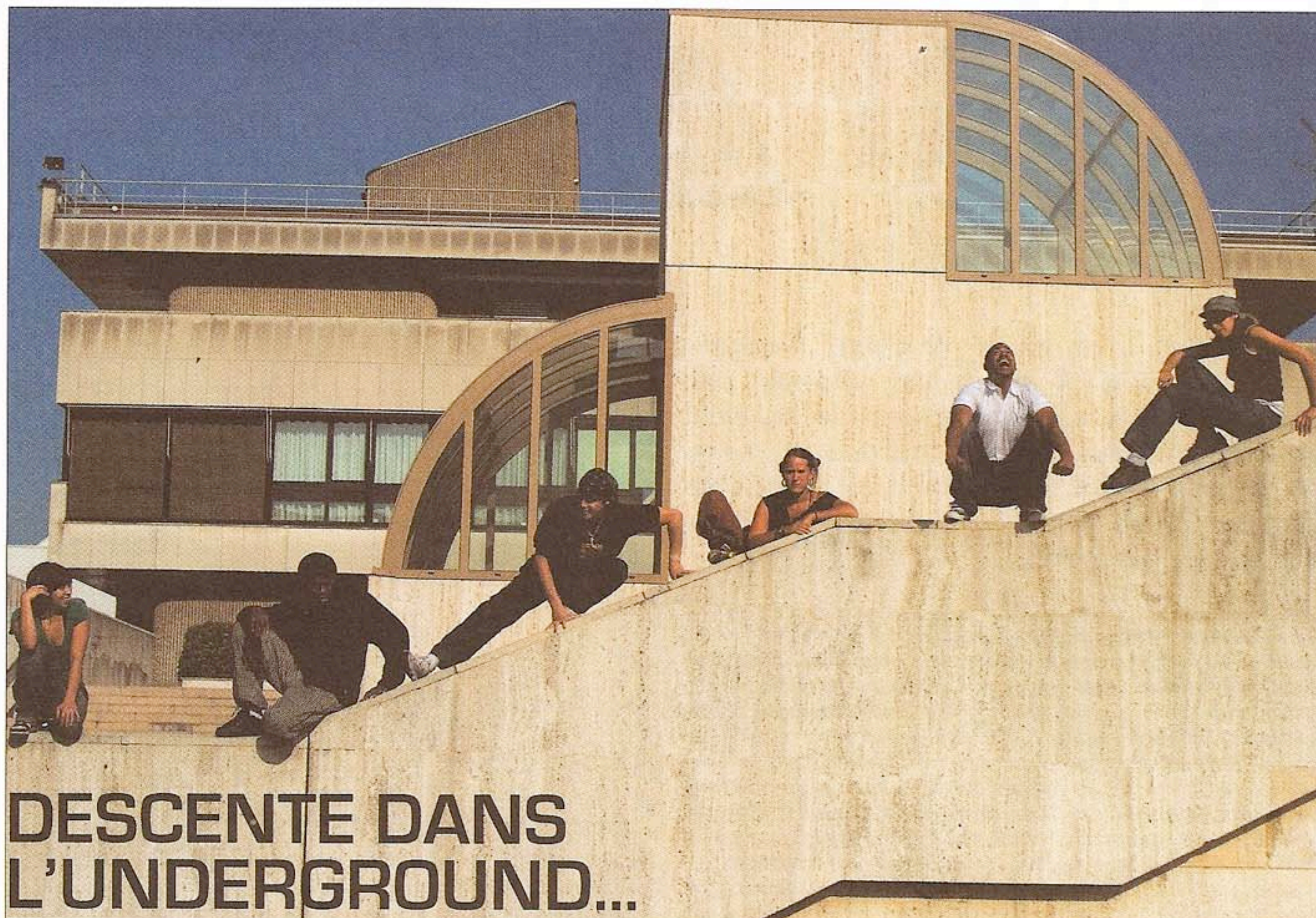




DESCENTE DANS L'UNDERGROUND...

... Ou plus simplement dans l'intimité de quelques acteurs du mouvement Hip-Hop... Trois B-boys : David Phiphak aka Laos, François Kaleka, Julien Kokou. Deux danseurs debout : Franck Guizonne aka Franco, Magali Duclos. Une réalisatrice et comédienne, Nadja Harek. Tous les six participeront à la prochaine création de la compagnie par Terre, *L'Esprit Souterrain*.

Pourquoi on danse ?

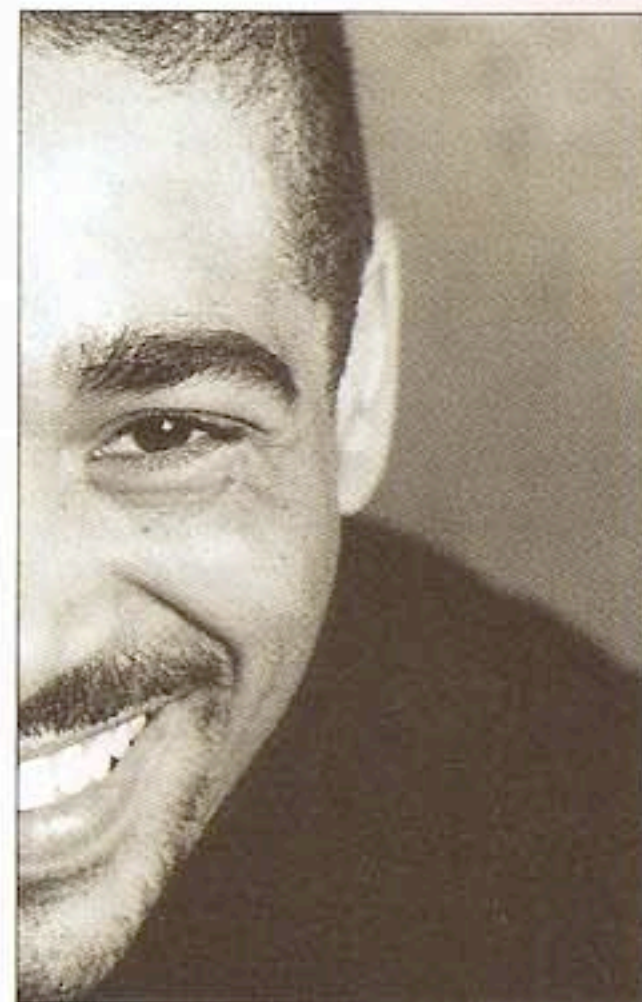


Nadja Harek, réalisatrice, filme beaucoup la danse hip-hop (elle filme officiellement le Battle Of The Year depuis 2001), mais aussi le graffiti, le Djing, le beatboxing... « Le Hip-Hop, il te regarde de loin, il te voit, tu le vois, et c'est le début d'une histoire... A l'époque, il n'y avait pas autant de moyens de diffusion que maintenant, on est tous venus au Hip-Hop de la même manière : un peu par la Funk, puis véritablement par l'émission *H.I.P.H.O.P.* La Funk, c'était une musique de quartier : si tu étais issu d'un quartier, tu écoutais de la Funk. Avec la Funk, de petits signes avant-coureurs du Hip-Hop

ont commencé à apparaître : une façon de danser, une façon d'être... Le clash a été l'émission *H.I.P.H.O.P.* C'était en 1984, j'avais 13 ans. On rentrait à la maison le dimanche : « Vite, vite, y'a Sydney ! » D'un seul coup il n'y avait plus personne dehors, plus aucun bruit dans le

quartier. Silence aussi pendant l'émission, on parlait après. Et ensuite on sortait dehors, on mettait les cartons, on faisait les pas... » Mais en Haute-Savoie, d'où Nadja est issue, l'engouement pour le Hip-Hop n'a duré que l'année de l'émission. « On a quand même cherché à préserver la culture : on piquait des 45 tours au supermarché, on mettait tout ça dans une valise et la valise faisait le tour du quartier... Il y a eu aussi les radios libres : on faisait des mix tapes... Je me suis accrochée à la culture Hip-Hop parce que c'était comme une famille. Tu t'assimiles à des gens qui te ressemblent : ils chantaient la rage et ils voulaient être *pas comme les autres* ; nous aussi on voulait être *pas comme les autres*. »

« Depuis petit, je suis à la recherche de mon identité, dit Julien Kokou. Mon père est africain, ma mère latine, et moi, ni l'un ni l'autre. Le jour où j'ai vu *H.I.P.H.O.P.* à la télé, j'ai eu l'impression de voir des gens de mon peuple, de mon village. Je me suis dit : tiens, c'est pour ça que je bouge comme ça, chez moi, sans le savoir, à faire le ninja, à me rouler par terre... Le Hip-Hop, c'était la réalisation de mon idéal, de mon rêve d'enfant. J'ai commencé petit, mais j'ai vite lâché, parce qu'il n'y avait personne autour de moi. En plus j'étais très timide : danser devant les gens, pour moi, c'était impossible... » Tout comme pour Nadja, pour Julien, la danse s'arrête très vite. Pourtant, lui non plus n'abandonne pas le Hip-Hop : « Ado, je faisais partie d'un groupe de potes avec qui on rappait et faisait du Djing... C'était l'époque *je me lève Hip-Hop, je bois Hip-Hop, je mange Hip-Hop, je chie Hip-Hop*... On faisait des réunions de crew, c'était la liturgie du Hip-Hop, il fallait connaître tous





les noms par cœur... On s'autoproclamait Hip-Hop : moi, je suis Hip-Hop, le Hip-Hop c'est mon essence-même... J'avais envie de danser, mes potes non. On avait une salle, je m'entraînais tout seul. Parfois, quand on n'avait pas la salle, on allait dans un sous-sol désaffecté. Comme dans les clips, avec la poussière et tout ! Personne ne pouvait nous voir, on aurait pu tuer quelqu'un, égorger des poulets... Je me suis dit : ici, je peux faire mon truc. J'ai pris des cartons et je les ai scotchés, j'ai pris un poste, et c'est là que je me suis mis à danser vraiment. Avec personne autour de moi. »

« Le Hip-Hop, pour moi, a continué dans les soirées, dit Nadja. J'allais de soirée en soirée... Il fallait monter à Paris, car c'était là qu'étaient les B-boys, les vrais DJs comme Dee Nasty. Tu montais en fraudant le train, ou même en stop... Parce que tu voulais appartenir à cette culture et que pour appartenir à une culture, il faut la connaître. Je me rappelle du concert de Public Enemy en 1990, à Lyon... J'étais partie là-bas en stop. Dans la salle, il n'y avait que des gens de la rue, que des punks : à l'époque, les Public Enemy, avec leur réputation, ils faisaient peur... En 1996, j'ai travaillé à l'usine pour pouvoir partir aux Etats-Unis. Je les ai traversés, de San Francisco à New York. Je me souviens d'avoir lavé des vitres à Miami pour qu'on me donne à manger... Je m'en fichais : il fallait que je connaisse le Hip-Hop, il fallait que je connaisse les States ! »

Nadja Harek est titulaire d'une Maîtrise de Cinéma : « Je voulais faire avocate, mais entre moi et l'esprit de la fac de droit ça ne collait pas... Ce que je voulais, c'était aider les gens qui me ressemblaient, qui avaient connu les mêmes injustices que moi. C'était une sorte d'instinct de survie, je voulais aider les miens. J'ai toujours été passionnée par le cinéma. Issue d'un milieu ouvrier, sans bouquins, sans cinéma, sans ouverture culturelle, j'ai été obligée de me créer ma propre culture. Je suis partie à Montpellier pour faire mes études de cinéma. Sur la culpabilité, un thème qui m'est cher. »

« Le système scolaire n'a pas su canaliser mon énergie, dit Julien. Mais ce n'était pas si grave, parce qu'à l'époque je pensais que

j'allais être rappeur à New York... Je voyais le Hip-Hop comme une discipline. On n'était pas des moines Shaolin, mais on avait notre discipline, et c'était en France, dans les quartiers, où on n'avait pas d'argent... Quand j'étais petit, j'ai toujours rêvé des temples Shaolin... Là, j'avais trouvé mon temple. C'était le Hip-Hop, et toutes les valeurs qu'on avait mises autour. Avec le Hip-Hop, toutes les cultures se sont réunies dans un lieu qui n'était pas le leur, où elles étaient mal à l'aise. Et pour se mettre à l'aise, elles ont remis leurs cultures à jour : de la musique, des mouvements, une façon de voir les choses, une manière de se sentir bien... Elles ont créé une communauté, en créant quelque chose qui pouvait être commun à tout le monde. A côté de toutes les galères ou de tous les métiers qu'on peut avoir autour, on a ça aussi, on a le Hip-Hop. Quelque part où l'on peut se relâcher, délirer, méditer, se concentrer, réfléchir, quelque part où l'on cherche des solutions ensemble... »



Pour Franck Guizonne aka Franco, le Hip-Hop a également commencé par l'émission *H.I.P. H.O.P.* « Moi, je danse parce que je kiffe. Depuis que je suis tout petit, je vois de la danse dans ma famille. Mon père danse la salsa... La danse, ça part des pieds. Tu dances debout, tu es sur les pieds... » En 1984, avec *Breakstreet* et *H.I.P. H.O.P.*, Franco se met au Break et au Smurf. « C'était vite fait, on n'avait pas de style ! Je faisais du vélo-cross, j'étais tout le temps plein de boue... On mettait un poste dehors et on dansait... Il n'y avait pas de salles, ni de scènes... » Très vite, Franco arrête la danse pour se

mettre au rap. « Ca a été un autre déclic : l'oreille, l'écoute musicale, le souffle... Mais dans le rap, il y avait des délires un peu bizarres,

qui m'ont fait fuir. Je suis revenu à la danse en 1998, quand un pote à moi a ouvert une salle. Le fait de voir des jeunes breaker m'a rappelé mon délire d'avant, et je me suis remis à danser, plus précisément à locker*. A l'époque je m'habillais en jeans, j'écoutais encore du rap, et pas du tout de Funk... Et puis j'ai fait des recherches sur ma danse, et c'est là que j'ai vu les vidéos des Original Lockers, sur quels sons ils dansaient, comment ils s'habillaient... J'ai essayé moi aussi. Je me suis mis à la Funk, j'ai commencé à porter des tenues avec des grosses chaussettes, des gavroches, les accessoires quoi ! Ca m'a aidé à trouver un personnage. Mais une fois que tu as le personnage, qu'il est ancré en toi, tu n'as plus besoin de vêtements... Ce qu'il faut, c'est juste te sentir bien. On s'en fiche de comment tu es habillé, ou coiffé, de la tête que tu as... Il faut danser juste pour danser. Au début, quand je faisais des battles, je m'habillais comme je m'habillais dans la rue. Je n'allais pas me changer exprès pour, je n'avais pas les moyens de faire ça. Et puis je débute, je n'allais pas m'habiller tout de suite flashy pour me faire remarquer ! Maintenant, j'aime m'habiller classe de temps en temps. En Boogaloo* par exemple, c'est parce que je kiffe le délire de Boogaloo Sam, qui s'habille classe. Mais je peux très bien m'habiller en jeans baggy pour faire du Boogaloo. Et je me sentirai quand même bien pour danser.»

« C'est la sérénité qui fait que tu es un bon danseur, dit Nadja. Quand tu es tendu, que tu n'es pas bien avec toi-même ou avec ton son, tu ne peux pas bien danser. » « Le sourire aussi, j'ai commencé par croire que c'était un accessoire, dit Franco. J'ai vu sur les vidéos que les Lockers avaient tout le temps le sourire quand ils dansaient... Alors je me suis mis à sourire, moi aussi. Mon sourire n'était pas toujours naturel : je souriais parce que je pensais qu'il fallait sourire... D'ailleurs, je suis déjà tombé en battle contre des gens qui ne souriaient pas... Et toi, en face, tu essayes de sourire... Depuis, mon sourire est redevenu naturel. Car la danse, c'est une philosophie. Ma règle de vie, c'est de se sentir bien. Dans tout ce que tu entreprends dans ta vie ou dans ta danse, il faut que tu te sentes bien. Je souris parce que je kiffe danser... La danse, et surtout les danses Funk Style (Locking, Popping*, Boogaloo...), c'est festif, c'est fait pour kiffer. Il faut être cool, parce que la Funk, c'est cool ! Il n'y a rien qui soit plus cool que la musique Funk... »



Magali Duclos, de l'âge de six à dix ans, a fait de la danse classique au conservatoire. « Ca m'a traumatisée... C'était très rigide, il y avait des critères : on avait toutes le petit chignon, il fallait être bien peignée, et si tu avais trois kilos en trop, tu ne passais pas dans la classe supérieure... Ensuite je suis passée au jazz, toujours au conservatoire. Je suis tombée sur une prof très ouverte, tellement ouverte qu'elle s'est fait virer et que j'ai arrêté la danse pendant un an... J'en ai ressenti un manque. J'ai repris la danse avec le Hip-Hop. J'ai kiffé, ça correspondait à ce que je voulais : il n'y avait pas de critères

physiques, on était plus libres... On m'a donné une technique, avec laquelle on pouvait faire ce qu'on voulait. Il fallait chercher son propre style... »

David Phiphak, aka Laos, est lui aussi un de ceux qui ont été inspirés par l'émission *H.I.P. H.O.P.* « Depuis tout petit, après avoir vu l'émission, j'ai toujours voulu apprendre à faire la coupole. Mon pote Moustafa Barrouche, graffeur, était le frère de Karim d'*Aktuel Force*. Quand il m'a dit que son frère breakait, et qu'il savait faire la coupole, j'ai demandé à m'entraîner avec lui... Et puis après avoir maîtrisé la coupole, j'ai continué à danser, parce que contrairement aux sports qui se pratiquent dans les clubs, il n'y a aucune pression par rapport à la danse : tu viens quand tu veux, tu gères ton entraînement, c'est la liberté totale... Si tu as des questions, tu demandes aux autres. A l'époque, en 1993, le Break n'était pas du tout reconnu, c'était underground. Ca te donnait l'impression de faire quelque chose de secret... Dans notre



coin, on n'était pas nombreux, une dizaine seulement. Ce qui fait que nos relations étaient plus fortes : on bougeait ensemble dans les soirées, on avait du temps pour se connaître... La solidarité, la liberté, l'impression de faire quelque chose de secret, tout cela a fait que je me suis pris au jeu. »

Le Break a bien changé depuis cette époque. Pourtant, Laos danse toujours, sur scène, dans les battles, dans la rue... « Je ne me suis pas posé de questions, j'ai continué à danser. Le break n'est pas passé d'une petite communauté à une grande communauté d'un seul coup.

Comme j'étais toujours présent dans les lieux d'entraînement, à Châtelet notamment, je voyais les gens partir, d'autres arriver. Ca a changé progressivement. Mais le grand choc, pour moi, a été le Battle Of The Year 1997, en Allemagne. J'ai été catapulté au milieu de milliers de gens qui breakaient... Qui avaient la même passion que moi, et qui venaient de différents pays pour voir la même chose. Sur le coup, ça m'a fait bizarre... Depuis, je me suis habitué. D'ailleurs, je regrette qu'aucun événement de break n'ait pu me procurer de chocs émotionnels de la même envergure... » « Petit à petit, il y a eu les rencontres avec les gens, les crews ont commencé à apparaître tout autour, dit Julien. Moi, j'allais d'un groupe à l'autre, sans faire partie d'aucun, juste pour kiffer le son, kiffer la danse... Tous les dimanches, on se réunissait d'un lieu à un autre, à un endroit que quelqu'un avait repéré parce que le sol était bon, parce que l'espace donnait de l'inspiration... »

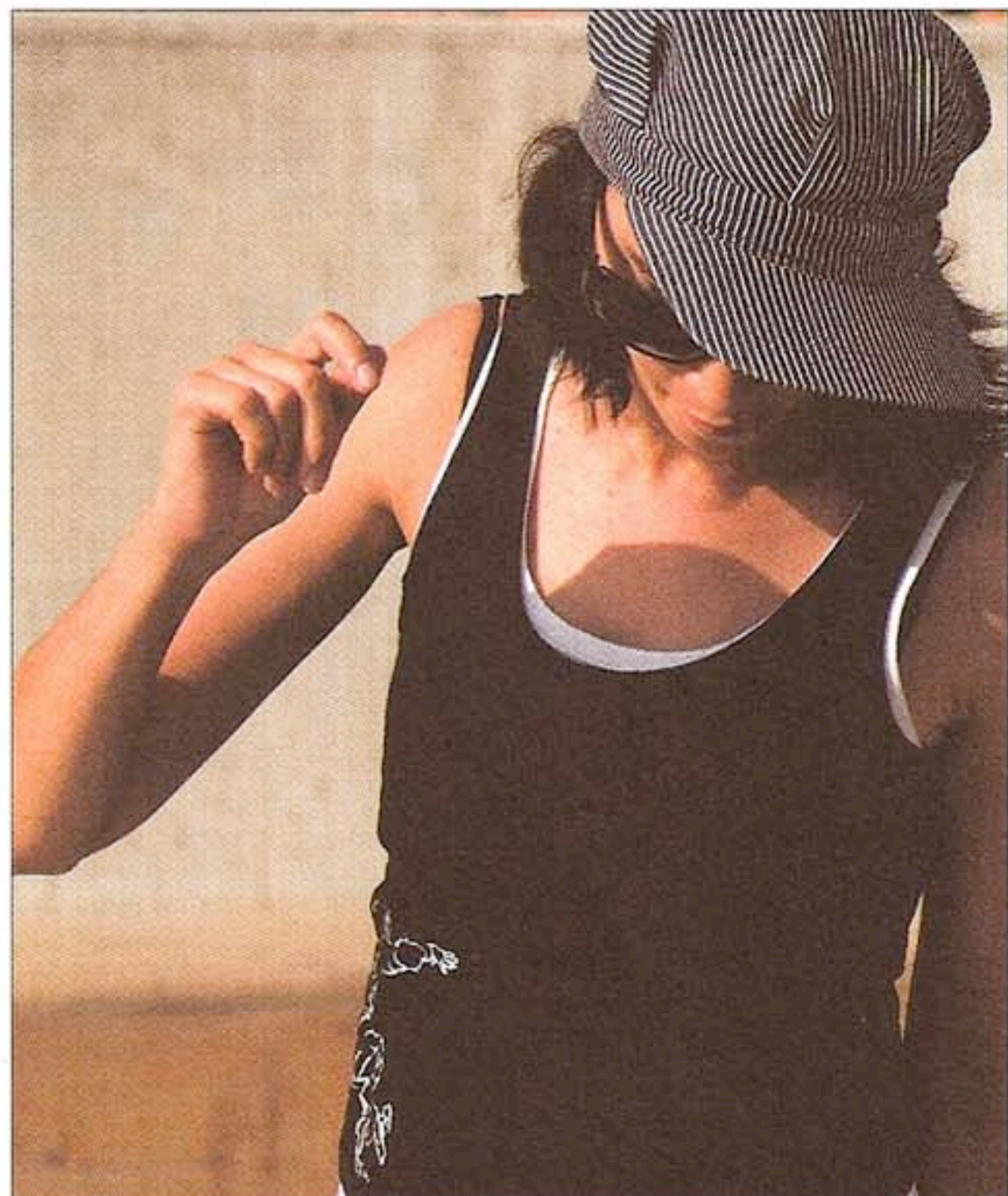
En 1997, François Kaleka découvre un lieu d'entraînement à Gare de Lyon. « Avec mon frère, on cherchait un lieu où s'entraîner, et on a découvert cet endroit, salle Méditerranée... Grand, vierge, pur... Il venait d'être construit. On a commencé à s'y entraîner, à le construire... On y a ramené notre groupe, Extrême Limite. On virait les gens de l'extérieur, de peur qu'ils ne respectent pas le lieu. A l'époque, il y avait encore Châtelet, et là-bas il y avait des gens qui fumaient, ou qui n'étaient pas là pour le Hip-Hop. Et puis quand nous on est partis de Gare de Lyon, les gens ont commencé à affluer... »



« La danse, c'est quelque chose qui est en marge et que tu ne peux pas arrêter, dit Nadja. Tu ne peux pas empêcher quelqu'un de danser. Tu ne peux pas empêcher quelqu'un de vouloir devenir un B-boy. Qu'il le devienne ou pas, tu ne peux pas empêcher une jeunesse d'essayer de l'être. Il y aura toujours des centres commerciaux pour s'entraîner, il y aura toujours des lieux pour danser... Depuis quelque temps, on ne peut plus danser à Châtelet, et ça, ça me sidère : je ne comprends pas comment on peut empêcher les gens de danser... Il y a de plus en plus de danseurs, de plus en plus de battles... On dit qu'il y en a trop, que trop de battles tuent les battles. Je ne suis pas d'accord : ça correspond à une époque. Avant, il fallait aller chercher l'info, c'était secret. Mais le mouvement ne pouvait que grandir. »

« Le Hip-Hop, c'est la clé qui ouvre les portes vers le retour à la nature, dit François. Le Hip-Hop ne peut naître que dans la ville, son but est de retrouver la nature. Tout ce qui est carré, parallèle, représente les clones, la reproduction. C'est la stagnation, le contraire de l'évolution. Et la danse va à l'inverse de tout cela, c'est une sorte d'hymne à la nature. Dans tout ce qui est mouvement, il y aura toujours un cercle.

Il n'y a pas de mouvement ou de vie s'il n'y a pas de cercle : que ce soit une voiture qui roule, un disque qui tourne, ou les cellules du corps... Dans le Hip-Hop, la notion de cercle revient tout le temps, comme dans toutes traditions, où les fêtes et les danses se déroulent au centre d'un cercle. Le cercle dans la ville, une forme géométrique oubliée... Le fait d'aller au sol quand on breake est peut-être aussi signe que l'on cherche à retrouver la terre... Dans une société où tout le monde se sent mal, où personne n'aime son métier, où on a mal partout, il manque quelque chose ! L'art est une clé vers le retour à la nature. La danse, en particulier, rappelle l'importance de la matière... A une époque où tout s'envole dans un monde virtuel, la danse est un moyen de s'élever tout en gardant les pieds sur terre. Les pieds sur terre, la tête au sol... »



François a commencé la danse en 1992, à l'âge de 14 ans. « La danse que je voyais dans les bords, pour moi, ce n'était pas de la danse. J'avais déjà aperçu des breakers, et c'était ça que je voulais faire. J'ai commencé à m'entraîner dans une salle à Issy-les-Moulineaux, et pendant deux ans, je reproduisais sagement les pas qu'on me montrait. Puis j'ai eu un déclic, une suite de déclics. On m'a dit d'aller à Châtelet... J'y suis allé, j'ai été accueilli par Ibrahim de *The Family*. J'ai rencontré les *Aktuel*, les gars de Créteil... J'ai commencé à m'entraîner un peu partout, puis de plus en plus loin... » François est également DJ. « J'ai commencé à écouter des disques vers 1988: rap américain, rap français (Assassin, NTM, Fab...) Jusqu'à 1996, c'était la bonne époque. Le rap nous a transmis beaucoup des valeurs du Hip-Hop. Pas étonnant que ceux qui n'ont pas connu cette période n'aient pas tout compris au mouvement Hip-Hop... »

Le cercle, les battles, la scène...

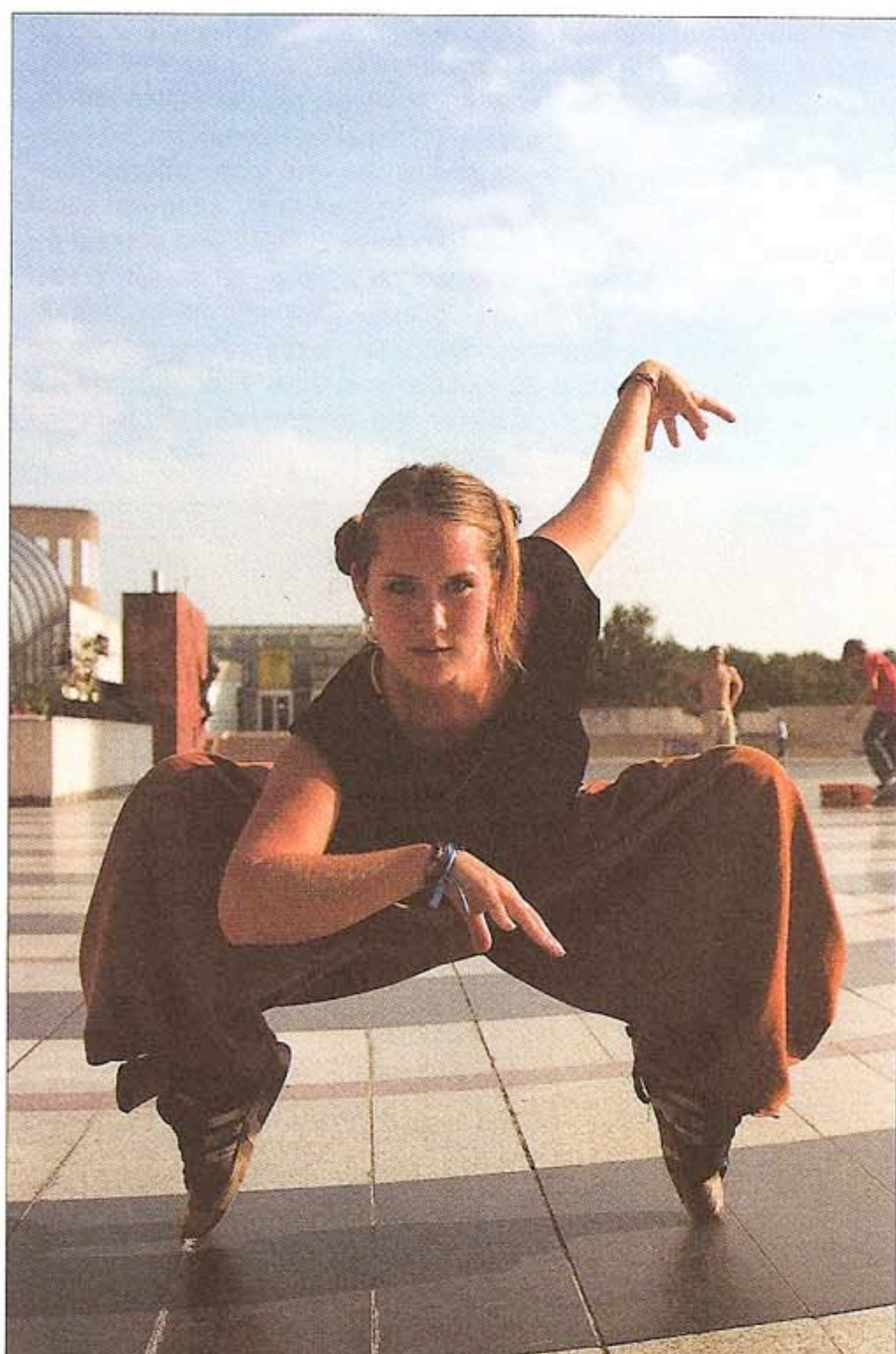
Fanatic Force, Un Point C'est Tout, Ykanji, Extrême Limite, Force 7, Paris City Breakers, Phase T... François est passé par de nombreux groupes. Il a aussi dansé pour les compagnies Black Blanc Beur et Des Equilibres, pour le cirque Il Florilegio, dans le fameux *Etant Donné La Conjoncture Actuelle* de Laura Scozzi, dans l'opéra *Platée* de Rameau de Laurent Pelly... « La danse en spectacle ou dans un cercle ne dégage pas la même chose. La scène ne te fait pas monter de la même manière qu'un cercle. La scène, c'est plus dans l'idée d'aider l'autre... Tu passes un message, il y a un échange avec le public. Tu plantes une graine. Parfois, quand tu vois un spectacle, ça ne te fait rien sur le moment, mais un mois après tu



te retrouves à y penser, parce que quelque chose aura été touché en toi... Le cercle, c'est plus une approche personnelle, un regard sur soi, qui implique les autres par l'effet miroir... Dans un vrai cercle, il n'y a pas de jugement. L'ensemble du cercle te pousse à monter. C'est ce qui est en train de se perdre à travers les battles organisés sur scène, hors d'un cercle : le but n'est pas le même, le résultat non plus. »

« La danse, c'est le cercle, ça ne doit pas être frontal, dit Nadja. J'ai un projet de documentaire que je travaille depuis 2003, *Du Cercle à la Scène*. L'idée m'est venue en filmant le spectacle *Hip-Hop Sampling* de Franck Il Louise. Ça m'a fait réfléchir à la place de la danse hip-hop sur scène, dans les théâtres. Parallèlement, je filme des battles... J'ai voulu ouvrir une réflexion sur ces deux univers, sans les opposer. Pour moi, la scène n'est pas une finalité. L'aboutissement, c'est la danse elle-même, la gestuelle, le propos... Ce qui m'intéresse, c'est que d'un langage commun, qui se retrouve dans le cercle, dans le battle et sur la scène, on puisse faire des choses différentes. J'aimerais par exemple savoir pourquoi sur scène, les danseurs hip-hop se livrent autant, alors qu'en cercle ou en battle, ils se mettent plus dans des personnages... Ce que je cherche à faire, c'est un état des lieux de la danse hip-hop des années 2000. En donnant la parole à des chorégraphes de 40 ans, qui ont connu les premières heures de la danse hip-hop, ainsi qu'à des chorégraphes de 25 ans, qui en ont une autre approche... Pour moi, on se trouve actuellement dans une période de l'écriture de la danse hip-hop très importante. »

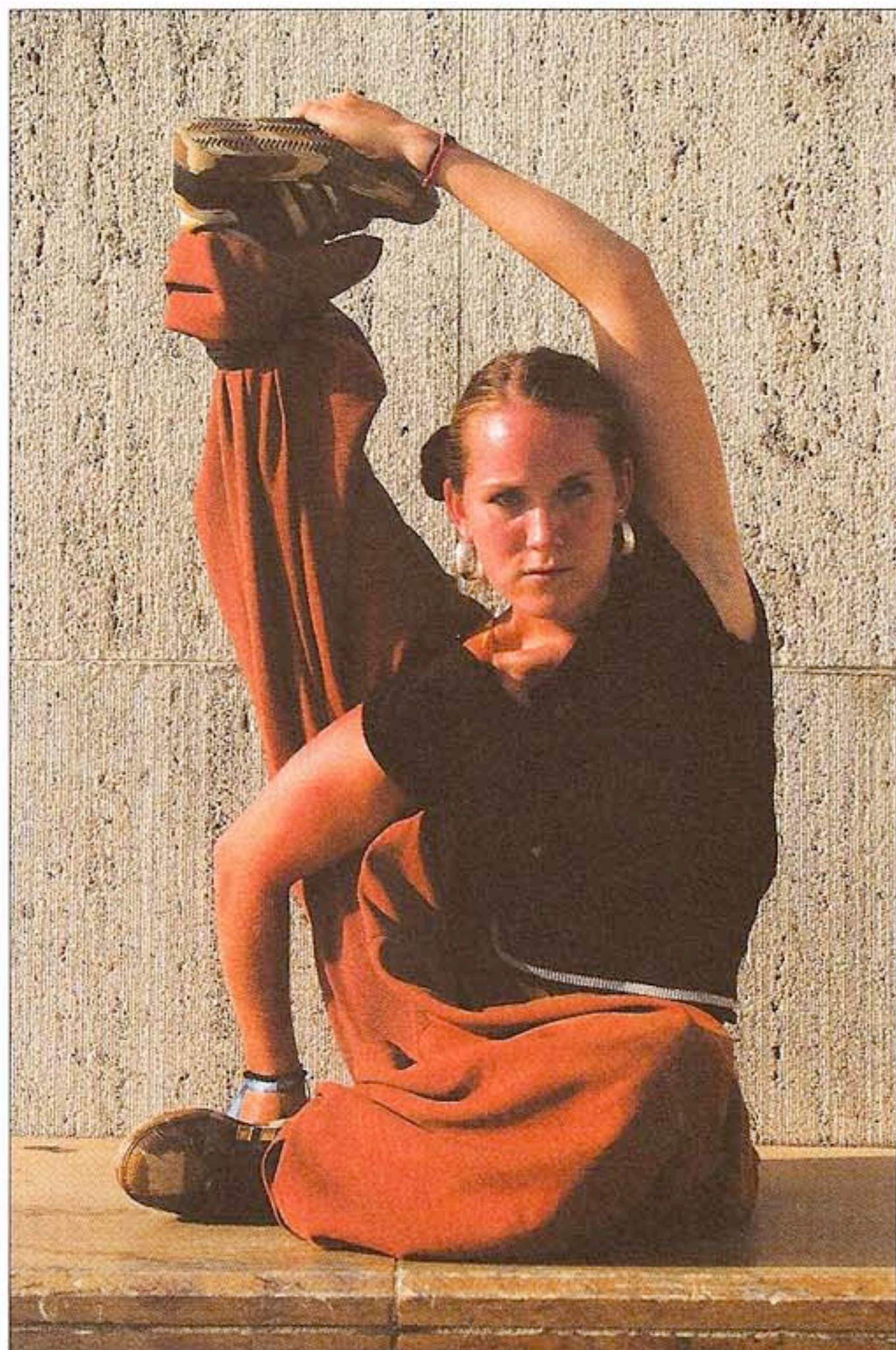
Hip-Hop Kingz, Zerilipop 1, 2 et 3... Nadja Harek se met parfois en scène, sur fond d'autodérision. Le court-métrage *Zerilipop* (prononcez *The Real Hip-Hop* !), tourné en 2003, raconte l'histoire d'une B-girl qui va chercher du travail à l'ANPE. « Je l'ai fait à un moment de ma vie où j'étais arrivée à saturation des danseurs hip-hop. J'en avais marre de les filmer... Et puis j'avais des comptes à régler avec l'ANPE, parce qu'ils ne m'ont jamais trouvé de boulot, alors que j'avais un bac +4 en audiovisuel. Je suis allée à l'ANPE et je me suis fait passer pour



une B-girl... J'ai transposé mes difficultés de recherche d'emploi en audiovisuel sur la danse Hip-Hop. Et la B-girl, c'était un mélange de tous ces gens qui se la pètent, qui s'accaparent la culture Hip-Hop, qui sont persuadés que ce sont eux qui l'ont inventée... On a tous été un peu comme ça... Moi, à 22 ans, j'apprenais les chansons par cœur, je connaissais tous les labels, les dates de sortie des albums, il ne fallait pas me tester... La B-girl représente aussi le côté *je danse comme j'ai envie de danser, ce n'est pas toi qui me diras comment danser...* »

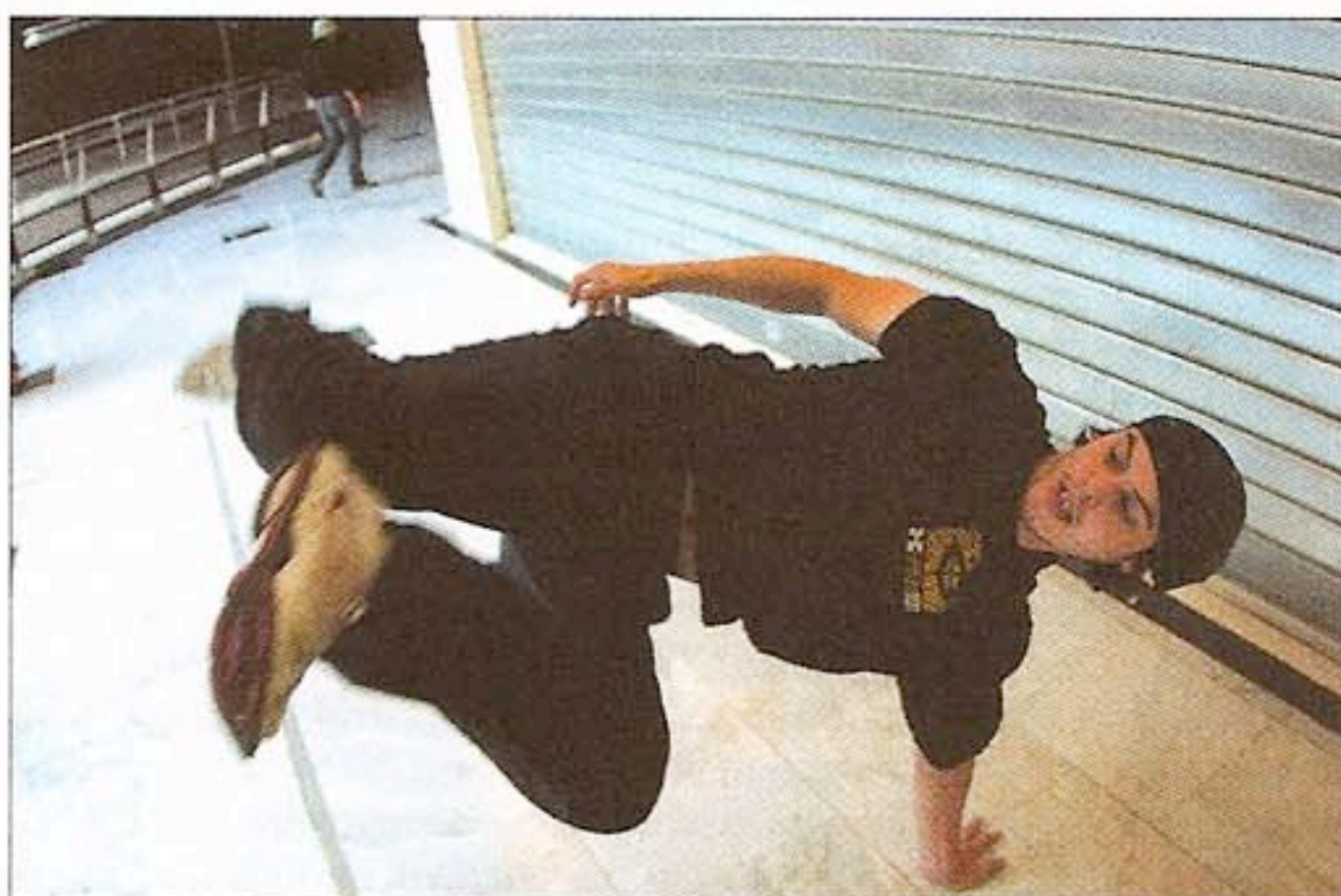
« La danse hip-hop, ça ne s'apprend pas, dit Nadja. Tu peux faire 50 000 coupes, ça ne fera pas forcément de toi un danseur. Etre danseur, sur scène, dans un cercle, en battle, c'est avoir quelque chose à dire. C'est un mode d'expression. Quand tu as envie de défier, tu as envie de dire quelque chose. J'ai l'impression que les danseurs ne se rendent même pas compte qu'ils s'expriment. Ils dansent parce qu'ils ont la danse en eux, ils sont beaucoup dans la sensation. » « Il y a des moments où on a envie de tout défoncer, dit Julien. Dans ces moments-là, je me dis : comment se fait-il que j'aie envie de tout défoncer, alors qu'à la base, ce que je veux, c'est me faire plaisir ? C'est une discipline que je pratique, quelque chose qui doit m'amener une pureté, une sagesse... Ce n'est pas l'arrogance qu'il faut que je montre, mais plutôt une tolérance, une sagesse, un respect, une écoute... » « Les battles font partie de la culture du Break, dit Laos. Ils t'obligent à puiser en toi un minimum de rage. A danser sous pression, à te remettre en question aussi, car tu peux très bien te faire éliminer par quelqu'un danse depuis moins longtemps que toi... Ça te donne plus de motivation pour t'entraîner. Mais gagner des battles n'est pas un objectif en soi. Si j'arrive un jour à danser en battle sans pression, en m'amusant, là, j'aurai gagné. Cela voudra dire que je m'amuse avec la danse... »

Laos a dansé au Battle Of The Year 1997, à la Coupe du Monde 2001 à Paris, aux UK Championships, au Battle Of The Year 2005, à B-



Boy Unit 2006, à Freestyle Session Allemagne, au Battle Of The Year France, tout cela avec différents crews : son groupe Créteil Style, mais aussi au sein de Battle Style Crew, Style Crax (Allemagne), Adrenaline, Alliance... Cela ne l'empêche pas d'être présent du côté de la scène : Sans Rancune, Choréam, Régis Obadia, Style O' Style, La Rualité... « En création, tu mets la technique au service de l'émotion. Tu essayes de faire passer tes émotions à un public. Tu puises dans des sentiments autres que la rage du battle, ou la joie de danser dans un cercle : la tristesse, la frustration, la remise en question, des émotions que tu ne peux pas exprimer dans un cercle ou dans un battle. C'est une autre expérience. Et quand il y a un message derrière le spectacle, que ça peut aider les gens à réfléchir, c'est gratifiant. Ça donne un sens à la danse. Mais il est également important pour moi de me confronter aux battles, en tant que participant ou que spectateur, afin de ne pas perdre le lien avec l'énergie basique de l'affrontement. »

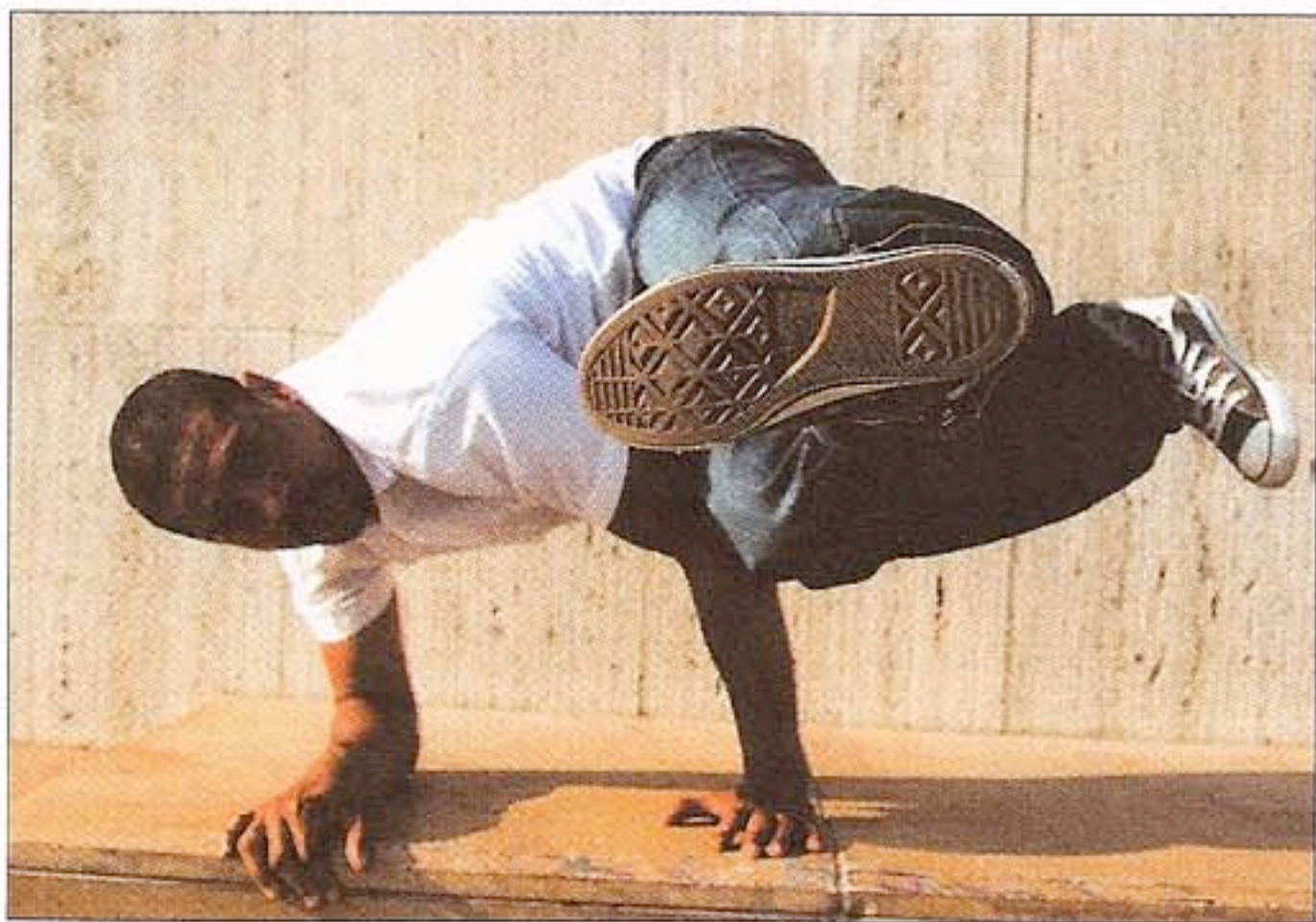
Magali Duclos est elle aussi à la fois présente dans les battles et sur scène. « J'ai fait mes premières scènes avec Les Daltons, qui étaient un groupe de Break, un groupe de battle. J'ai donc commencé par les battles... Pour moi, c'est normal de se mesurer aux autres. » Magali danse avec *Ultimatum Step*, un collectif de poppeurs. Elle a également dansé pour des chorégraphes contemporains comme Nathalie Pernet, Denis Plassard... Elle a monté un solo, *Jeux d'Enfants*, et un duo avec Claire Moineau, *Namasté*, au sein de la compagnie Uzumé. Elle prépare actuellement un deuxième solo. « Ce que j'aime dans un spectacle, c'est que la danse serve un propos. J'aime le côté carré d'un spectacle sur scène. D'un autre côté, j'aime les battles pour l'improvisation et pour la prise de risque... J'ai envie de dire des choses à travers mes freestyles, dans les battles ou dans les cercles. Tout le monde danse pareil dans le Pop, ça me fatigue... Chez moi, quand je m'entraîne, je travaille sur mes émotions. Si un jour je suis triste, je travaille sur cet état-là, ce qui va me donner une gestuelle. Cette gestuelle, je vais la travailler, puis la ressortir en battle



ou sur scène. Chaque chose que je fais veut dire quelque chose. Par exemple, j'ai plein de délires de danse avec le bassin. Ca, c'est parce que quand j'avais 17 ans, j'ai eu des problèmes de dos. J'ai continué à danser, mais je ne pouvais pas me servir de mon bassin. Et puis petit à petit j'ai réappris à bouger mon bassin sans me faire mal. Du coup, en kiffant, j'ai trouvé plein de délires avec le bassin... Je m'inspire aussi beaucoup des animaux. J'aime regarder les pigeons dans la rue, les imiter... Chaque chose que je fais est inspirée des objets, des animaux, de la nature, de mes sentiments... » Dans son solo *Jeux d'Enfants*, Magali est accompagnée d'une marionnette...

L'évolution de la danse

« Dans le milieu hip-hop actuel, dit Franco, je n'aime pas la manière qu'ont les gens de se regarder, de parler par-derrière, de se rentrer dedans... Les gens qui sont peace, ce sont ceux qui ne dansent



pas pour la gloire. Mais les jeunes voient et entendent beaucoup de conneries, avec les clips, les discussions sur Internet... Mais finalement, chacun est libre de faire ce qu'il veut : chacun a le choix. Ceux qui font le choix de suivre font aussi un choix. Il faut s'écouter, faire des choix pour soi. Savoir écouter les conseils, prendre ce que tu as à prendre et rejeter le reste. » Franco a dansé pour Zaza Didier, la compagnie No Mad, Christine Bastin... En 2003, il quitte Paris pour Rennes, où il crée la compagnie Engrenage, dont il est chorégraphe (*Seul à Sol*, *Histoire Courte*, un duo avec Marie Houdin...) Parallèlement, il continue à danser pour d'autres compagnies (E.Go, Hors Série...) « A Paris, j'écoutais trop les gens. J'ai eu besoin de partir pour évoluer. Par exemple, moi, j'aurais kiffé qu'on me pousse à m'ouvrir à d'autres danses, mais on m'a dit que *Franco était un lockeur*... On m'a tellement dit que c'était ça qui était bien, que c'était ça qu'il fallait que je fasse, que du coup, je me sentais mal à l'aise de toucher à d'autres danses. Si je voulais faire du Pop, c'était chaud ! Il m'est arrivé de rentrer dans des cercles de Pop en soirée, et de ressentir que je n'y avais pas ma place... Alors que pour moi, la danse, c'est de la danse : si tu veux rentrer dans un cercle, même si tu n'as pas un bon niveau, on ne doit pas t'exclure. Moi, cette ambiance, je ne la supportais pas. En partant, j'ai réussi à prendre du recul. Depuis que je suis à Rennes, je danse. Bientôt, je vais faire un battle de top rocks* ! Quand je dis ça aux breakers, ils trouvent ça trop fort... Même si les top rocks, c'est debout, ça appartient au Break, il faut avoir un style break. Il y a une manière de se tenir qui correspond à la manière de se tenir au sol. A Rennes, personne ne m'a empêché de faire du Break, alors que j'étais un danseur debout. Au contraire, on m'a donné des conseils. Je fais des échanges avec des breakers, au sol, debout... Je pense qu'on peut toucher à tout dans la danse. Regarde Mr Wiggles, du *Rock Steady Crew* : il poppe, il locke, il breake, il graffe... Kamel, des *Boogie Brats*, c'est un B-boy, et il défonce tout en danse debout ! Il y a des danseurs qui font du skate, du roller, qui chantent, qui sont docteurs... »

« Je m'entoure des gens avec qui je m'entends, qui comprennent mon délire, dit Magali. » Magali évolue dans le Hip-Hop depuis maintenant 9-10 ans. « Je trouve qu'il y a moins de mélanges qu'avant. Avant,

par exemple, il y avait toujours un danseur debout dans les crews de Break. Maintenant, si tu fais ça, personne ne comprend... Et dans le Pop, il y a toujours eu une guerre entre le Pop et le Boogaloo, tout comme dans le Break il y a une guerre entre *ceux qui phasent** et *ceux qui ont du style*, ou *ceux qui font des passe-passes**... Il y a aussi le Hip-Hop de battle, et le Hip-Hop de spectacle. Entre les deux il y a un fossé, et tu dois choisir ta voie... En debout, les danseurs qui sont habitués à faire de la scène sont reconnaissables, leur danse est plus propre, plus carrée, plus travaillée jusqu'au détail, ils auront plus de présence... J'ai remarqué une chose positive : avant, ce sont des gens qu'on éliminait directement des battles, maintenant, ils passent des tours. J'ai l'impression que les choses s'ouvrent, mais qu'en même temps elles se séparent. »

« A l'heure actuelle dans le Break, dit Laos, il y a plusieurs délires qui existent, plusieurs branches : les tricks*, les bases, les phases, la créativité, la musicalité, la danse... Chacun a sa conception. Si tu sais déjà ce que tu veux faire, c'est bien : tu prends le délire qui te correspond le plus, et tu le travailles. Si après tu te rends compte que ça ne te correspond pas, ou que tu veux travailler autre chose, tu peux changer de délire. Il y a aussi ceux qui font un peu de tout... Cette diversité permet à des gens qui ont des personnalités différentes de faire la même danse, sous des formes différentes. Le Break est plus ouvert qu'avant. Mais tellement ouvert que parfois, la danse ne ressemble plus à du Break... Les mouvements sont des mutations de mutations de mutations de bases... Par exemple, les formes old school étaient circulaires, dynamiques, au sol. Tandis que les formes vegas* sont fixes, elles sont un assemblage de tricks, de souplesses, de contorsions. Le point commun entre ces deux formes est que les mouvements sont effectués avec les deux mains au sol. C'est tout ! En fait, il y a une forme basique, et de multiples formes qui gravitent autour, qui peuvent être issues du skate, ou de n'importe quoi... L'important est de ne pas oublier la forme basique, de savoir d'où viennent les choses... J'ai remarqué qu'en ce moment, il y a un *revival* de la old school, du B-boying*, des bases. Tous les deux ou trois ans, le Break passe par des modes : bases, phases,



tricks... C'est un cycle. Ce qui est dommage, c'est que dès qu'il y a une mode, tout le monde rentre dedans... Et puis dès que tout le monde commence à faire trop la même chose, à se ressembler, on arrive à saturation et la mode change... Que se passera-t-il quand tout le monde arrivera à maîtriser les bases ? Tout le monde finira par se ressembler, et certains voudront se différencier. Ils passeront aux tricks, et lanceront la mode des tricks. Et ainsi de suite... Phases, bases, tricks... Et les tendances se repèrent dans les battles : si un mouvement est à la mode, ça ne manque jamais : dans un battle, il y aura au moins un danseur de chaque groupe qui fera le mouvement en question... »

« Il y a beaucoup de vidéos de danse sur Internet, dit Laos. Pour ceux qui n'ont pas d'informations, qui ne savent pas où trouver de la danse, c'est une bonne chose. Ça leur permet de voir la danse dans sa globalité, de voir les différents styles qui existent. Mais Internet peut vite se transformer en solution de facilité : on progresse en ne faisant que regarder les mouvements, sans passer par la créativité. Ce n'est pas un développement intérieur de la danse... Bien sûr, on ne danse pas tous pour les mêmes raisons... Certains dansent parce que c'est à la mode, d'autres pratiquent la danse en tant que sport, ils chercheront juste à maîtriser des formes pendant deux ou trois ans, puis passeront à autre chose. Certains ne cherchent qu'à kiffer. Certains ont la foi en la danse, ils la voient comme un moyen d'expression, et chercheront la subtilité et la profondeur... »

Qu'est-ce que l'underground ?

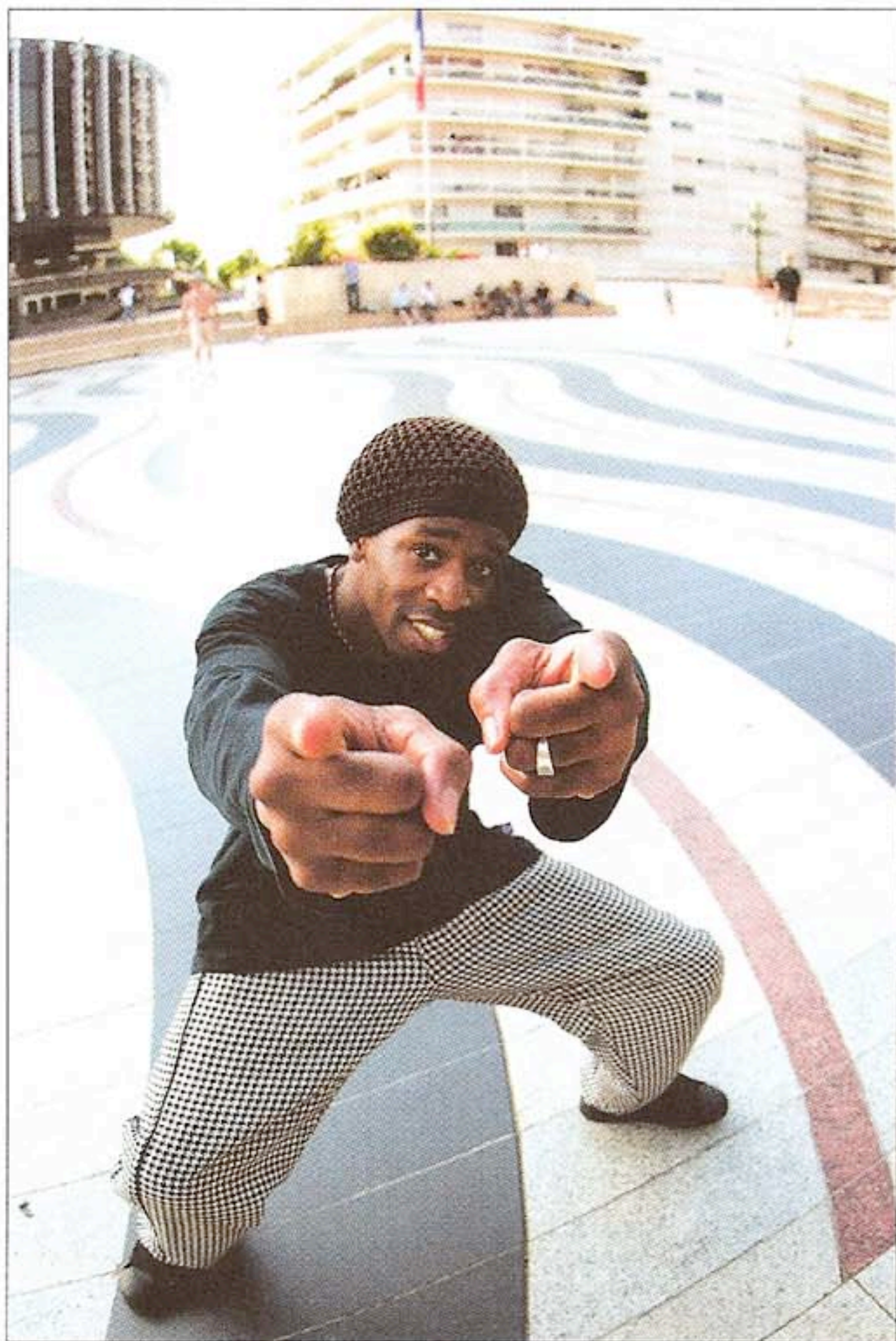
« Quel que soit le cadre dans lequel il danse, du cercle au battle le plus prestigieux, au théâtre le plus subventionné, si le danseur a envie de rester libre, il le reste, dit Nadja. C'est une danse codée, mais elle reste libre selon la personne qui la pratique. On pourrait comparer ça à un auteur qui voudrait écrire un polar, et qui pour cela apprendrait les codes du polar, pour sortir le polar qu'il faut, avec l'intrigue qui arriverait au moment culminant, puis la découverte du coupable, la retombée... Alors qu'un autre auteur arriverait à te bouleverser parce

que rien de ce qu'il écrit ne correspond à ce à quoi tu t'attendais... Quel que soit le cadre, que ce soit un cercle, une scène, une émission ou un clip, tu peux être underground. Nas peut faire un hit, ce n'est pas pour ça qu'il n'est pas underground... Mais si le hit et le clip rentrent dans un style d'écriture, là, ça ne sera plus underground. Il y a une espèce de package, dans le Hip-Hop, avec la bagnole, les pétasses qui se trémoussent dans la piscine... Un package qui propose une lecture générale, une étiquette d'un Hip-Hop complètement déformé... Tu ne peux pas être underground et rentrer dans ce package-là... Ou alors en t'en moquant. Il faut rester libre... »

« L'underground, dit Laos, c'est quand la motivation de ce que tu fais vient de la passion et non pas de la recherche de profit. Pour moi, l'objectif de la danse, ce n'est pas d'être connu, c'est de danser ! La danse, c'est la liberté et le kiff. C'est moi qui danse, c'est mon corps, je vais dans la direction où je veux, personne ne décide à ma place... »

« L'underground, c'est être dans son monde, dans son univers, dit Julien. Ça commence quand tu es petit devant ton coffre à jouets, caché sous ton lit... Quand tu es dans tes rêves, dans tes folies, et que personne n'est là pour te voir. Et puis quand tu grandis, c'est garder ce besoin de se retrouver dans son monde, de se faire son délire, sans penser au regard des autres. L'underground, c'est quelque chose qui est bon pour toi, que tu n'as pas besoin de revendiquer comme quelque chose qui est bon pour tout le monde. Tu peux ressentir le besoin de trouver des gens qui sont dans le même délire que toi, de t'extérioriser, mais pas nécessairement à la vue de tout le monde. »

Est-ce que l'underground doit rester caché, ou est-ce quelque chose qui peut se communiquer ? « Tout dépend la manière et l'esprit dans lequel c'est fait, dit Julien. L'underground, c'est tes idées les plus profondes, et non pas les idées faites pour plaire à tout le monde. Si le but est de te plaire à toi et aux gens que tu aimes, ça peut passer sur toutes les télé du monde, ça reste underground. L'underground, c'est comme une bouteille à la mer, comme un message qu'on espère que quelqu'un arrivera à déchiffrer... Dans un spectacle, c'est ce qu'on a à l'intérieur : notre bien-être, nos tortures, notre intimité... » Julien Kokou suit actuellement la formation *Lullaby Danza Project* à



Bordeaux. Parallèlement à son parcours dans les groupes de Break (Six Step, Afro Jazz Street, La Smala...), il a également dansé pour des chorégraphes contemporains : Faustin Linyekula, Yano Latrides, la compagnie Orphée... « Ce n'est pas parce que mon concept est underground que je vais m'interdire de faire des choses, me mettre des limites, comme refuser un plan pour danser à la télé, dit Laos. » « Le meilleur moyen d'intéresser les gens à ce que tu fais, dit François, c'est de faire ce que tu as à faire toi, et de briller tellement que tu attires l'œil. Si ta vision de la danse émane de toi, les gens viennent vers toi naturellement... On a tous fait pareil pour apprendre : on avance en allant vers les gens qui nous touchent, parce qu'ils ont quelque chose, quelque chose qu'on veut comprendre... »

« Il y a des gens qui disent que le Hip-Hop est mort en 1978, avec le premier disque... Le vrai Hip-Hop, il est dans le cœur de chacun, dit François. Mais il implique une démarche personnelle. Dans toutes les disciplines actuelles, quelles qu'elles soient, on remarque que les jeunes de la génération née après 1980-85 ont tendance à attendre qu'on les nourrisse... Ils initient rarement le mouvement vers une recherche personnelle. Nous, on a connu la fin d'une génération, il fallait quêter, enquêter... L'underground, c'est ce qui est caché et que tu vas chercher. C'est ce qui est secret, c'est ce que tu ne vois pas mais qui est là. Les soufis disent que *seul celui qui a lutté sait*. Si tu n'es jamais allé chercher quelque chose, qu'est-ce que tu pourras bien trouver ? L'underground, c'est le souterrain, c'est aller s'isoler de la lumière pour mieux en profiter après... C'est descendre au plus profond pour pouvoir remonter à l'extrême opposée. Si tu restes à la surface, tu ne verras que ce qui est à la surface. La surface, c'est le mouvement apparent. Ce qu'il y a en-dessous, c'est ce qui engendre le mouvement. D'où part le mouvement, qu'est-ce qu'il veut dire ? Qu'est-ce qui fait que ce mouvement-là peut se faire à ce moment là, qu'il se fait de cette manière-là et qu'il ne se fera pas de la même manière à un autre moment ? Pour moi, le mouvement, c'est l'émotion. Dans *émotion*, il y a le mot *motion*, mouvement... » François n'est pas

seulement danseur, il est aussi ostéopathe. Pour lui, tout mouvement revêt un sens profond...

Magali, elle, pratique le yoga depuis de nombreuses années. « L'underground... Pour moi, en toutes choses, c'est la base. La racine, la graine. C'est la chose essentielle, sans laquelle il n'y a plus rien, sans laquelle tu ne peux pas construire quelque chose qui tienne... C'est la première chose qui est arrivée sur Terre... C'est un état d'esprit naïf, où tu danses parce que tu kiffes, où tu fais tout avec le cœur, où tu ne réfléchis pas... »

« Pour moi, l'underground, c'est être soi-même, dit Nadja. Et non pas quelqu'un d'autre. Dans la sape, dans le style, dans tes choix musicaux... Je suis convaincue que la danse est une des rares disciplines dans le mouvement Hip-Hop qui ne ment pas. Tu peux tout trafiquer : en graffiti, tu peux faire des logo-types et les poser dans tout Paris pour te créer une présence ; en rap, tu peux t'inventer un vécu, une souffrance... En danse, si tu danses mal, ou que ce que tu fais n'est pas toi, ça se voit... Quelqu'un qui a son propre style, ça se voit aussi. Dans la danse, être underground, c'est être vrai. N'écouter que soi, que son corps, que ce que l'on a envie de dire, que son instinct. Parce que la danse, c'est avant tout un instinct. Tu danses parce que tu as ça en toi et que tu ne peux pas t'en empêcher. Être un danseur underground, c'est avoir du style ! C'est quelqu'un que tu vas reconnaître à sa danse, que tu vas regarder lui, parce qu'il n'est pas assimilé à un courant. Quelqu'un d'underground, c'est quelqu'un qui n'est pas *atteint*. »

Nadja, Magali, François, Julien, Laos, Franco... Dans *L'Esprit Souterrain*, ils seront projetés dans un monde apocalyptique, où les immeubles auraient recouvert la face du monde... Dans un monde sans électricité, où tout tomberait en ruines, et où l'on choisirait de rester à terre pour survivre... À sa manière, chacune de ces personnes, chacun de ces personnages sera amené à trouver sa place dans cet univers de survie, à utiliser ses connaissances et ses sagesses pour faire revivre la terre perdue du monde du dessous...

Anne Nguyen
Photo © Olivier Passerat

Liens web :

Franck Guizonne (Franco) : <http://www.myspace.com/compagnieengrenage>
Magali Duclos : http://www.myspace.com/magali_abstract
Nadja Harek : <http://www.myspace.com/hareknadja>

Lexique:

*locker : danseur de Locking, danse Funk Style (qui se pratique sur de la musique Funk). Créé par Don Campbell Lock en 1969, le Locking est une danse de personnage, expressive, énergique et acrobatique, qui combine mouvements rapides et pauses, mouvements arrêtés du haut du corps et mouvements fluides du bas du corps.
*Boogaloo : danse Funk Style. Créé par Boogaloo Sam (1975). Danse désarticulée, basée sur de grands mouvements de jambes fluides : rotations partant des hanches, des genoux, de la tête, isolation de différentes parties du corps... Combiné au Popping, il devient l'Electric Boogaloo.
*Popping : danse Funk Style. Issue de Fresno, Californie, dans les années 70. En partie inspirée du Locking. La technique consiste à effectuer des contractions musculaires isolées, et à relâcher aussitôt. Le Popping combine mouvement et immobilité. Le terme Popping est souvent utilisé pour regrouper toutes les danses qui lui ressemblent : Animation, Boogaloo, Electric Boogaloo, Robot, Slow Motion, Tutting, Strobing, Waving...
*top rocks = pas de préparation. Danse debout en Break, qui précède la descente au sol.
*phasent : phaser, faire des phases. Les phases sont les mouvements de rotation dynamiques en break : coupole, headspin...
*passe-passes : mouvements de jambes au sol, en Break, saccadés ou fluides. Les passe-passes utilisent des combinaisons de différents appuis : mains, pieds, genoux...
*tricks : combinaisons de mouvements acrobatiques arrêtés (freezes), en Break.
*vegas : nouveau style de Break, issu de Las Vegas, basé sur des tricks dont les freezes recherchent l'équilibre dans la contorsion.
*B-boying : le B-boying est le nom originel de la danse Break. On utilise actuellement ce terme pour désigner les puristes du Break, ou plutôt du B-boying. Le B-boying comporte tout un code de valeurs, esthétiques, musicales, éthiques...